Martine MERTZWEILLER est chargée de cours à la Faculté de théologie de l'Université catholique de Lyon, et membre du Comité de rédaction de *Lumière & Vie* depuis 2002.

Martine MERTZWEILLER

Revêtir le Christ

Le vêtement, dont les occurrences sont si nombreuses dans la Bible, y « colle » à l'homme créé à l'image de Dieu comme si l'unique créature nue, le serpent, avait définitivement disqualifié la nudité humaine. Pourtant, le corps de l'homme est plus que le vêtement (Lc 12,23). À la suite de Jésus, les auteurs du Nouveau Testament ne prêtent donc guère attention aux parures des hommes.

Il est cependant un trait qui ne peut s'ignorer : l'importance du vêtement blanc ou de la robe de fête, encore appelée robe nuptiale. Ce blanc est l'évocation du vêtement resplendissant du Christ au mont Thabor. Il suggère la condition des baptisés, tout particulièrement dans l'évangile de Marc et dans l'Apocalypse. Il s'agira ici de relever quelques lieux bibliques[1] concourant à ouvrir une compréhension du mystère de l'homme à partir de l'image de la robe de gloire dont Dieu « revêt » l'humanité sauvée[2].

I. Nudité originelle et vêtement de salut

La Bible foisonne d'éléments vestimentaires. Ils ne sont jamais seulement anecdotiques. Des vêtements sacrés aux parures royales et jusqu'au manteau du pauvre ou du prophète, la panoplie des vêtements bibliques concourt à affiner la vérité du rapport à soi, aux autres et au Très-haut des fils d'Israël.

1. Pour une étude complète, on pourra se référer à Edgar Haulotte, *La symbolique du vêtement selon la Bible,* Aubier, 1966.

2. Thème cher aux Pères de l'Église lorsqu'ils commentaient les Écritures « vêtements du Christ » pour aider les néophytes à entrer dans le mystère de leur nouvelle naissance.

← FRA ANGELICO, *Le jugement dernier* (détail : les élus), vers 1532, Musée de San Marco, Florence.

Cela commence curieusement par cette histoire d'innocente nudité à laquelle il fallut renoncer ; le tout premier vêtement fait de main d'homme serait donc celui de la honte ; et de ce commencement peu glorieux, protéger l'humanité déchue, l'habillement resterait le signe discret. Que le vêtement soit universellement et positivement compris comme un confort premier pour affronter la chaleur et le froid n'est pas complètement étranger à ce point de départ ; pas plus que les extraordinaires différences entre « riches et malandrins », car la faute originelle a induit des conséquences cosmiques et historiques en chaîne.

Aux chrétiens de Rome, Paul rappelle que « la création a été livrée au pouvoir du néant ». Jusqu'à « la révélation des fils de Dieu » (Rm 8,20-21), elle se trouve donc dans un état de désordre qui inclut intempéries et catastrophes, fracture entre riches et pauvres. Dans ce désastre mondain, et malgré toute l'ingéniosité humaine, la Bible comprend le vêtement comme une triple protection contre le regard d'autrui (la convoitise), les éléments (les dangers) et la justice de Dieu (le jugement) jusqu'à la consommation des siècles.

La Bible comprend le vêtement comme une triple protection contre le regard d'autrui, les dangers et la justice de Dieu.

Désigner le peuple sacerdotal

Dieu a élu Israël au milieu des nations pour rétablir la bénédiction originelle. Les vêtements cultuels décrits avec soin dans le Pentateuque expriment ce ministère de bénédiction de la communauté juive. C'est un sacerdoce commun, si l'on peut dire ; il inclut chaque israélite représenté par les prêtres pour que le peuple devienne l'assemblée des saints, le *QaHal*, communauté de destin et de vocation où chacun trouve place.

Par la purification, la remise des habits sacrés et l'onction, l'investiture du Prêtre signifiait à la fois la proximité et l'irréductible distance entre la terre et le ciel depuis que les chérubins ont été postés devant le jardin d'Éden, marquant la frontière que l'homme ne peut franchir s'il n'est choisi et purifié. Aussi, précise le prêtre Ezéchiel, « lorsqu'ils franchiront les portes du parvis intérieur, [les prêtres] revêtiront des habits de

lin[3]. Lorsqu'ils sortiront dans le parvis extérieur, ils ôteront les vêtements avec lesquels ils auront officié et les déposeront dans la chambre du Saint » (Ez 44,17 ; 19). La tunique blanche, rappel de la nudité originelle, recouverte de l'éphod, dont les riches couleurs symbolisaient le ciel et la terre, réintroduit les prêtres de la Première Alliance dans le lieu de la présence divine. Face aux nations, Israël annonce la révélation des temps messianiques lorsque « le nom de la ville sera désormais Yahvé-est-là » (finale d'Ézéchiel).

3. Par sa blancheur et sa simplicité, la tunique de lin est dans la Bible – mais aussi dans d'autres peuples du Proche Orient ancien - le vêtement de base dont on revêt ceux qui s'approchent de Dieu. Porté à même la peau, il est en quelque sorte une « seconde peau » qui permet de quitter les vieux vêtements marqués par le poids de l'ambigüité de l'activité humaine et d'envelopper de pureté celui qui est chargé du culte.

Faire de son existence un sacrifice de louange

S'il rassemble le peuple dans le faste des liturgies solennelles, le culte juif commence à la maison et concerne toutes les dimensions de l'existence. La présence de l'Arche dans le désert, puis du Saint des saints dans le Temple, le *sefer* Tora[4] des synagogues rappellent constamment aux israélites leur vocation communautaire et personnelle à la sainteté au milieu des nations. Le code de sainteté des *mitsvot* et les rites de purification traduisent religieusement le « cœur » de la réalité et la vérité du cœur de l'homme.

4. Le *sefer Tora* est le rouleau de peau sur lequel sont gravés les cinq livres du Pentateuque. C'est l'objet cultuel le plus précieux de la Synagogue. Un juif est prêt à donner sa vie pour sauver le *sefer Tora* d'un incendie.

L'enjeu de l'existence du peuple saint au milieu des nations est de faire régner la justice et la probité, signes de la royauté divine qui doit être rétablie. Le culte religieux n'est donc pleinement agréé qu'à l'épreuve d'une éthique, culte quotidien de tout un chacun où se vérifie la vérité d'une existence qui n'est jamais profane. Dans ses usages et significations, le vêtement traduit cette proximité entre le culte et la vie. Les habits et les parures des fils et des filles d'Israël doivent refléter l'intégrité de leur conduite, exprimer l'inaliénable dignité de leur condition de peuple libre.

Jérusalem personnifiée devient peu à peu le symbole même de la relation d'Alliance dans laquelle chacun a vocation à se reconnaître : « Jérusalem, quitte ta robe de tristesse et de misère, revêts pour toujours la beauté de la gloire de Dieu, prends la tunique de la justice de Dieu, mets sur ta tête le diadème de gloire de l'Eternel » (Ba 5,5-6).

Les signes vestimentaires du pouvoir ou de l'autorité religieuse n'échappent pas à cette exigence de cohérence. Les prophètes n'ont de cesse de rappeler la priorité de l'éthique sur le cultuel et de convoquer les puissants à plus de modestie et de vérité : « Déchirez votre cœur, et non vos vêtements, et revenez à l'Éternel, lui qui est votre Dieu » (Joël 2,13, Amos 5,21 ; Is 58,5-7). Déchirer le vêtement est le geste paradoxal de celui qui se souvient de la nudité première et le renvoie à sa faute.

Un commentaire juif ancien imagine la demande qui aurait pu justifier Adam après la transgression : « – Seigneur mon Dieu, me laissant tromper, j'ai péché par convoitise ; apprends-moi à présent à vivre dans cette situation et revêts-moi des commandements de la Tora afin que je puisse me tenir en ta Présence ». Mais le péché des premiers parents – péché d'orgueil plus que de transgression – ne se tiendrait-il pas dans le refus d'accueillir cette expérience de vulnérabilité et de nudité dans la vérité et dans la confiance ? La nudité volontaire du catéchumène qui plongeait dans les eaux baptismales évoque sa disponibilité à renaître entre les mains de Dieu.

La mémoire de la Pâque et de la marche dans le désert maintient la conscience d'Israël dans l'inquiétude de la justice et de la probité. Lorsque le luxe du vêtement est affront au pauvre, son indécence affront à l'ordre du monde et à l'harmonie des relations, le vêtement renvoie au chaos primitif ; le déchirer indique le désespoir ou le désir de conversion.

Les auteurs bibliques ne taisent pas les cas d'usurpation. Dès la Genèse, le vêtement « parle ». La tunique de Joseph teinte de sang de bouc prend une signification sacerdotale (Gn 37,29). L'épisode de la grotte où David coupe un bout du manteau de Saül (I Sam 24) montre la subtilité psychologique du lien entre pouvoir et pureté du cœur. Le manteau royal est symboliquement retiré à celui qui a trahi la mission confiée et les prophètes eux-mêmes « ne revêtiront plus un manteau de poil pour mentir » (Za 13,4).

Le signe de l'autorité devient lui-même dérision : « Oui, un homme saisira son frère dans la maison paternelle : Tu as un manteau, tu seras notre chef, et cette chose branlante, qu'elle te soit confiée ! » (Is 3,6). Dans la ligne des prophètes, Jésus fustige

« ceux qui se donnent en spectacle et font de larges phylactères et de longues franges à leurs vêtement… à vous voir, les gens vous prennent pour des justes, mais au-dedans, vous êtes remplis d'hypocrisie et d'iniquité » (Mt 23, 5-6 ; 27-28).

Dieu tisse la sainteté du peuple

La fidélité à l'alliance garde Israël hors de l'esclavage et du chaos parce que c'est Dieu qui le sauve et le libère. Tout ce qu'il fait, il le reçoit, telle est sa vocation : « Si Dieu ne bâtit la ville, en vain peinent les bâtisseurs » (Ps 126). Ainsi, lorsqu'éloigné de son Dieu il revêt le sac et la cendre pour s'amender ou recouvrer la pureté rituelle, c'est encore un don. Le vêtement sale évoque le laisser-aller du pécheur ; le bain purificateur est celui du pardon : « lave moi tout entier de mon mal et de ma faute purifie moi ; ôte mes tâches avec l'hysope, je serai pur ; lave moi, je serai plus blanc que neige » (Ps 51, 4 ; 7).

L'image de Dieu lavant lui-même le vêtement de son peuple est proche des expressions baptismales chrétiennes.

L'image de Dieu lavant lui-même le vêtement de son peuple est proche des expressions baptismales chrétiennes. Dans la quatrième vision du livre de Zacharie, l'Ange du Seigneur ordonne au grand prêtre Josué d'ôter ses habits sales afin de garder les parvis du Temple restauré : « Vois, j'ai enlevé de toi ton péché et on te vêtira d'habits somptueux (…). Qu'on mette sur sa tête une tiare propre ! » (Za 3,4-5). Dieu fait grâce du temps de jeûne et de réconciliation : « Pour moi, tu as changé le deuil en une danse. Tu dénouas mon sac et me ceignis d'allégresse » (Ps 30, 12).

« Toute chair s'use comme un vêtement »

La mort est l'épreuve ultime de la finitude et de la conscience d'une sainteté inaccessible : « Seigneur, n'entre pas en jugement avec ton serviteur, aucun vivant n'est juste devant toi » (Ps 142, 2). Se laisser revêtir prend ici le sens le plus concret puisqu'il n'appartient plus au défunt de s'occuper de lui-même, ni de se préparer pour le jugement. Dans cette totale passivité, il est vraiment dépouillé. Le défunt juif ne dispose pas de sa nudité ;

le dernier vêtement est l'ultime rappel de la distance avec l'invisible où se tient Dieu. La tunique de lin ou *Sadin*, linceul dont on le revêt ultimement, rappelle la nudité originelle, celle de l'Adam sorti des mains de Dieu et prêt à comparaître devant son Créateur.

Chaque mort reste un membre d'Israël dont on se souvient en vue de la résurrection. L'égalité de tous – on se lamente pareillement sur la mort d'un roi ou d'un enfant – est le rappel de l'égalité de toutes créatures, toute chair ayant son origine en Dieu créateur. La métaphore du vêtement rapportée à la corporéité ne dit pas autre chose : « Toute chair s'use comme un vêtement, la loi éternelle c'est qu'il faut mourir » (Si 14,17). L'usure du vêtement ramène à la corruptibilité de la chair ; vêtement et nudité, expriment ici la même réalité : « Nu, je suis sorti du ventre maternel, nu j'y retournerai » (Jb 1,21).

C'est à partir de cette loi universelle qu'Israël éprouve l'endurance de la foi et le vêtement des marcheurs reste dans la mémoire collective comme le signe de la présence de Dieu l'assurant dans la Promesse : « Quarante ans je vous ai fait aller dans le désert sans que soient usés vos vêtements sur vous ni tes sandales à tes pieds » (Dt 29,4). Lorsque le Très-haut agit à main forte et à bras déployé, la condition humaine assumée dans l'œuvre de salut peut entrer dans l'espérance de la mort vaincue et les juifs perçoivent progressivement un horizon où sera rendue aux fils de Dieu l'incorruptibilité perdue au jardin d'Eden.

La manière de se vêtir dans la nation sainte est paradigmatique de la vocation de chaque israélite à être à Dieu.

Dans le livre de Daniel, les trois jeunes gens sortent indemnes de la fournaise. Le vêtement du martyre devient le signe de cette incorruptibilité accordée aux plus fidèles dans les moments les plus critiques : « S'assemblèrent satrapes, magistrats, gouverneurs et intimes du roi pour voir ces hommes : le feu n'avait pas eu pouvoir sur leurs corps, les cheveux de leur tête n'avaient pas été consumés, leur manteau n'avait pas été altéré, nulle odeur de feu ne s'attachait à eux » (Dn 3, 93b-94).

Fort de cette espérance, Israël comprend que le sacré ne lui est pas définitivement extrinsèque. La simple tunique de lin blanc

revêtue par le grand-prêtre au jour de la grande purification à Yom Kippour devient l'emblème du juste, le signe eschatologique du rétablissement de l'homme dans l'amitié divine qui éclate dans la vision du Fils d'homme de l'Apocalypse de Daniel : « Un homme vêtu de lin, les reins ceints d'or pur ; Son corps avait l'apparence de la chrysolite, son visage l'aspect de l'éclair, ses yeux comme des lampes de feu » (Dn 10,5-6). L'annonce apocalyptique de ce rétablissement nourrit la signification chrétienne du revêtir le Christ.

Deux lignes retiennent l'attention au terme de cette exploration vétérotestamentaire. La première est celle de l'éminente dignité de l'homme dans la conscience d'une vulnérabilité incontournable : comme le nouveau-né a besoin d'être enveloppé de vêtements qui le protègent, l'homme a besoin d'être sauvé, le pécheur d'être enveloppé de la miséricorde divine et revêtu de justice. L'universalité de cette condition trouve son expression dans l'usage de plus en plus symbolique du vocabulaire vestimentaire.

La seconde désigne la dimension sacerdotale du peuple choisi et appelé pour le bénéfice de tous. La manière de se vêtir dans la nation sainte est paradigmatique de la vocation de chaque israélite à être à Dieu, pour témoigner au milieu des nations d'une bénédiction et d'une promesse qu'elles ignorent et qui pourtant les concerne aussi.

Si la barrière demeure élevée entre la sainteté de Dieu et le monde des humains, justifiant les codes de pureté et les protocoles cultuels de la Première Alliance, l'Ère du Christ offre un renversement total puisque le Verbe de Dieu s'est fait chair. Reçue d'une femme, la chair du Christ est chair de toute l'humanité assumée en lui. Sa venue dans le monde n'a pas emprunté d'autre voie que celle de la naissance d'un petit enfant nu et fragile qu'il fallut accueillir et emmailloter de langes. Sa mort fut celle de l'homme libre qui donne sa vie et meurt dénudé sur une croix.

Mais la nudité du Crucifié est la nudité assumée de l'homme chaste tout entier remis entre les mains de Dieu. Cette nudité accuse le mensonge du monde. La dénonciation prophétique des usurpateurs avait culminé dans la figure du serviteur souffrant

portant en ses plaies la guérison et la rémission des péchés (Is 53). Jésus donne son visage à la figure prophétique afin qu'en lui soit abolie toute honte et assumée toute fragilité.

Revêtir ou être revêtu ? La Robe nuptiale

Le Nouveau Testament accueille l'héritage vétéro-testamentaire en sachant que « oui, incurable est la blessure, inguérissable la plaie » (Jr 30,12). Mais si Dieu est un père pour Éphraïm, combien plus le Père révélé en Jésus n'abandonnera aucun de ceux qu'il a appelés à la vie ! Le seul obstacle, semble-t-il, contre lequel Dieu lui-même ne puisse rien, n'est ni l'impossible pureté ni le mérite personnel, mais l'orgueil qui se fait refus.

L'évangile exprime l'enjeu dramatique de la posture de l'homme face au salut en deux paraboles très différentes. Dans la scène du festin des noces (Mt 22,1-14), un invité de dernière minute est exclu au motif qu'il n'a pas le vêtement de noces [*enduma gamou*]. Dans la Septante, l'*enduma* est aussi bien la robe nuptiale que celle du martyre ; c'est aussi le vêtement du combat, expression de 2 Samuel 20,8 que reprend l'épître aux Éphésiens : « Revêtez l'armure de Dieu pour être en état de tenir face aux manœuvres du diable » (Ep 6,11).

Il n'est pas question de se vêtir soi-même. Dans l'humilité du retour, le fils perdu se laisse faire.

Mais où donc l'invité aux noces aurait-il pu se procurer une telle tenue, lui qui arrivait des chemins où les serviteurs avaient rassemblés bons et mauvais pour emplir la salle ? La réponse pourrait s'esquisser dans la parabole des deux fils (Lc 15, 11-31). Ici, l'indignité du fils suscite la miséricorde paternelle car son état est moins affaire de jugement que de mort et de vie : « Mon fils était mort et il est revenu à la vie ». C'est le père qui le premier se porte à la rencontre.

Comme les prophètes en avaient l'espérance, « Dieu lui-même vient nous sauver » (Is 35,4). L'allégorie féminine d'Israël « baignant dans son sang » et recouverte du manteau divin en signe d'alliance et de miséricorde (Ez 16, 5-9) annonce le mystère de la Rédemption dans laquelle la figure des pécheurs

se fond dans celle du Fils « qui n'a pas rougi de les appeler ses frères » (He 2,11). La plus belle robe, celle du Fils, n'est-elle pas celle dont le Père revêt chacun de ceux qui ont été adoptés en lui et s'en remettent à sa miséricorde ?

Mais il n'est pas question de se vêtir soi-même. Dans l'humilité du retour, le fils perdu se laisse faire. Aucun pouvoir, aucune dignité, ne peuvent être revendiqués « s'ils ne viennent d'en-haut » (Jn 19,11). Refuser de se laisser revêtir, c'est refuser le salut.

II. L'homme nouveau revêtu par le Christ

Au final, la nudité penche vers la négativité et la vulnérabilité de l'existence vouée à la mort, tandis que le vêtement apparaît – tant dans les textes bibliques que dans la liturgie ou l'iconographie chrétiennes – comme l'intronisation de l'homme dans sa stature de fils de Dieu. Et c'est un homme revêtu de la gloire divine, portant le manteau royal de la justice, en parfaite harmonie avec le monde et son Créateur, à l'image des saints figurant sur les icônes orientales.

La mémoire de l'état de justice originelle de l'Adam nu ne sature pas l'horizon de gloire promise symbolisée par le vêtement des élus. La question de la nudité baptismale comme symbole de la renaissance peut difficilement être le support d'une « éthique de la nudité »[5]. Une opinion médiévale au sujet des corps glorieux suggérait certes la splendeur de la nudité au ciel, mais bien peu d'artistes[6], mis à part Michel Ange dans son immense fresque du Jugement dernier[7], ont osé le nu pour représenter le Christ et les élus au paradis.

En tout état de cause, l'état de justice prélapsaire[8] décrit comme nudité sans honte semble appelé à être dépassé dans la gloire de la création nouvelle. L'homme réconcilié et régénéré dans le Christ est plus grand qu'Adam : « La grâce ineffable du Christ nous a donné des biens meilleurs que ceux que l'envie du démon nous avait ôtés »[9]. Pas de nostalgie de l'homme « naturel » et bon. La « robe blanche » (*leukê stolê*) des élus de l'Apocalypse oriente le regard vers la radicalité de la nouveauté

5. Comme l'envisagea André Guindon dans le débat qu'il ouvrit à propos du traité d'Erik Peterson qui récusait le droit à la nudité à partir des textes patristiques, textes que le théologien de l'université Laval ne lisait pas de la même manière. Cf. André Guindon, *L'habillé et le nu. Pour une éthique du vêtement ou de la nudité,* Cerf, 1998, p. 237-276.

6. Dans l'art roman, la nudité est celles des morts qui ressuscitent pour le jugement, élus ou réprouvés. Mais, après le verdict, on reconnaît généralement les élus habillés, autour des apôtres.

7. Fresque qui scandalisa le maître de cérémonies du pape : *« Ce n'est pas l'ouvrage pour la chapelle d'un pape, mais pour les bains publics ».* Paul IV mandata le peintre Daniele da Volterra pour couvrir la nudité d'un grand nombre de personnages !

8. Adjectif qualifiant l'état de justice originelle d'Adam avant la faute.

9. Saint Léon le Grand, sermon sur l'Ascension (73, 4).

chrétienne qui ne souffre aucun retour en arrière. Le vêtement des élus en porte témoignage !

La dialectique nu / revêtu dans l'évangile de Marc

Le baptême offre un saisissant raccourci de cette dialectique nu-revêtu et l'évangile de Marc pourrait bien en fournir la clé d'interprétation. Il n'est pas impossible que ce court évangile ait été proclamé et commenté pendant la célébration pascale des baptêmes au cours des quatre premiers siècles.

Le bénédictin Benoît Standaert est de cet avis et propose un découpage de l'évangile propre à rythmer la longue vigile pascale à la manière des *haggadoth* juives[10]. Le style alerte, les nombreuses injonctions à choisir et renoncer pour se mettre à la suite du Christ, la différence entre la foule instruite par un début d'enseignement et les disciples initiés par Jésus, l'exigence de silence – secret messianique – qui entoure le mystère du Fils de l'homme jusqu'au moment de son « baptême », la « coupe » qu'il va boire, métaphores de la Pâque du Christ, tout concourt à valider un usage baptismal du deuxième évangile.

10. Benoît Standaert, *Évangile selon saint Marc. Commentaire,* « Lire la Bible », Cerf, 1997.

Si l'on retient cette hypothèse, l'ensemble Passion Résurrection présente une synthèse originale de la geste du salut à partir de la dialectique nu/revêtu qui lui est propre. Au moment de l'arrestation, alors que tous ont pris la fuite, une figure de jeune homme (*néaniskos*) apparaît que l'on retrouvera au matin de Pâques. Il n'a qu'un « drap » (Mc 14, 51), en fait *sindon* ou tunique funèbre, mot qui désigne le linceul dont Joseph d'Arimathie enveloppe le corps du Crucifié (Mc 15,46) ; il le lâche pour s'enfuir nu dans la nuit. Cette image n'est pas sans rappeler le désarroi d'Adam cachant sa nudité.

Or, au matin de Pâques, c'est vêtu d'une robe blanche, que le même (?) jeune homme (*néaniskos*) annonce aux femmes : « Ne vous effrayez pas. Vous cherchez Jésus de Nazareth, le crucifié : il est ressuscité, il n'est pas ici ; voyez l'endroit où on l'avait déposé » (Mc 16,6). Ce thème du linceul – commun au jeune homme et au Crucifié avant la Résurrection – n'est pas sans rappeler la théologie paulinienne du baptême : « Par le baptême en sa mort, nous avons été ensevelis avec lui afin que,

comme Christ est ressuscité des morts par la gloire du Père, nous menions nous aussi une vie nouvelle » (Rm 6,4).

Revêtir le Christ et être baptisé. La nudité revêtue

Avant tout cela, la péricope de Marc 5 déploie l'exorcisme du possédé de Gérasa et montre le passage de la nudité morbide à la réhabilitation de l'homme libéré, rendu à lui-même et à ses proches. Délivré par Jésus, l'homme est retrouvé auprès de lui « assis, vêtu et dans son bon sens » (Mc 5,15), termes qui évoquent la dignité de l'homme sauvé. Car le possédé est un homme dépossédé de lui-même ; il se débat nu (précision apportée par Luc, mais induite dans le verset 15 de Marc), sans nom ni visage, dans la proximité des tombeaux, aux prises avec les démons qui parlent à sa place.

Tu as reçu des vêtements blancs, tu as dépouillé l'enveloppe du péché et tu as revêtu les vêtements de l'innocence.

Cet épisode semble décrire la situation universelle de l'humanité sans le Christ. Avant même que ne commencent les rites baptismaux, l'auditeur comprend la transformation profonde qu'opère le passage de la nudité du premier Adam à la dignité baptismale. Situé juste après la tempête apaisée où retentit la question en forme de scrutin baptismal : « Pourquoi avez-vous si peur ? vous n'avez pas encore de foi ? » (Mc 4,40), ce récit confirme une interprétation baptismale du deuxième évangile.

Des rites primitifs du baptême, la liturgie actuelle a gardé l'eau versée sur le front et la remise du vêtement blanc, souvent réduit à une simple étole. Mieux instruits dans la mémoire biblique, les catéchumènes des premiers siècles étaient réellement dépouillés de leurs habits profanes, évocation du monde et de la tunique de peau dont Dieu revêtit les premiers parents après la chute ; ils entraient nus dans le baptistère dont ils remontaient après la triple « plongée » (littéralement baptême) de la triple confession de foi. Après l'onction et les congratulations joyeuses de la communauté présente, l'évêque les revêtait du vêtement immaculé, la robe de lin, qu'ils portaient durant l'Octave de Pâques, en signe de leur nouvelle condition d'hommes et de femmes sauvés, libres, ressuscités, *in albis* : « Tu as reçu des vêtements blancs, pour montrer que tu as dépouillé l'enveloppe

du péché et que tu as revêtu les vêtements purs de l'innocence. Aussi le Seigneur fait-il dire par Isaïe : 'Si tes péchés sont comme la pourpre, je les rendrai blancs comme neige'. Après avoir pris ces vêtements blancs par le bain de la régénération, l'Église dit dans le Cantique : 'Je suis noire et belle, filles de Jérusalem'. Noire par la fragilité de la nature humaine, belle par la grâce, noire parce que composée de pécheurs, belle par le sacrement de la foi »[11].

11. Ambroise de Milan, *Des sacrements, des mystères,* Sources chrétiennes, 1961, Vol. 25 bis.

Conclusion

Sur le tympan des églises romanes, le jugement dernier expose la nudité des réprouvés tandis que la beauté du vêtement des élus annonce l'homme nouveau. La liturgie baptismale de la nuit de Pâques projette sur l'Église assemblée la lumière du Ressuscité. Par lui et avec lui, Dieu devient tout en tous. Plus besoin de lune ou de soleil. Les *illuminandi*[12] vont laver leur tunique dans le sang de l'Agneau, et c'est une foule innombrable. Le vêtement blanc, porté par le baptisé ou l'ordinand, l'aube du prêtre et le blanc de l'eucharistie, symbolisent la réalité définitive, la victoire de l'Agneau de l'Apocalypse sur toutes les forces de mort. Le vêtement blanc fait signe et met dans l'attente des fruits de l'Esprit rendus possibles par l'onction reçue dans la foi.

12. Les *illuminandi* ou *competentes* étaient les catéchumènes prêts à être baptisés (dernier carême). Littéralement « ceux qui vont être illuminés » par le Christ puisqu'ils vont devenir des créatures nouvelles.

La transparence attendue des relations au ciel ne relève pas exactement de notre expérience mondaine de la nudité car demeure voilée la distance des rapports entre Créateur et créatures. Même si aucun de nos os ne sont cachés à ses yeux (Ps 139), Dieu « enveloppe » de son amour aussi brûlant que délicat ceux qu'il sanctifie, les revêt de sa gloire. Toute symbolique qu'elle soit, l'idée biblique de nudité convient mieux, semble-t-il, à l'épreuve du jugement qu'à la vision béatifique.

→ FRA ANGELICO, *Le jugement dernier* (détail : les damnés), vers 1532, Musée de San Marco, Florence.

Martine MERTZWEILLER